

Un souvenir d'usine de Battal Obieglu

Antoine Volodine

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Volodine, A. (2007). Un souvenir d'usine de Battal Obieglu. *Contre-jour*, (13), 193–202.

Un souvenir d'usine de Battal Obieglu

Antoine Volodine

Le boulevard Kim était ponctué de réverbères dont l'éclairage ne suffisait plus à combattre la nuit, du moins quand la nuit était tombée sur Moongo Bay, quand, sur la banlieue de Moongo Bay, l'obscurité sans étoile était tombée, envahissait tout et régnait. Les lampes d'origine, qui un siècle plus tôt déversaient avec arrogance une lumière semblable à celle de midi, avaient grillé l'une après l'autre, et elles avaient été remplacées par des ampoules de moindre puissance. Quand son heure venait, l'ombre désormais s'étalait sans complexe, et le promeneur, le rare promeneur devait rester sur ses gardes s'il voulait éviter les obstacles répartis sur la chaussée et les trottoirs. Bien longtemps avant, des travaux avaient été entrepris, pour l'entretien ou la pose de je ne sais quelles canalisations, d'évacuation ou d'alimentation, mais le chantier avait été interrompu lors d'une énième tourmente économique, les trous n'avaient pas été rebouchés, les engins inutiles n'avaient pas été enlevés et ils avaient pourri, et, au fil des ans, les tranchées avaient changé de caractère, se transformant peu à peu en fossés traîtres. Des crapauds-buffles y séjournaient, qui avaient l'habitude de coasser au premier épaississement

du crépuscule, et ensuite d'éructer et de mener tapage jusqu'à l'aube. La voie, dont l'entrée était maintenant partiellement bloquée par l'épave d'une excavatrice, restait non carrossable. Depuis des dizaines d'années, nul véhicule ne s'aventurait sur cette mosaïque de flaques herbues et de cuvettes emprisonnée dans une sorte de cañon, entre les interminables murs extérieurs des usines. On se trouvait dans une extension industrielle du quartier Manuela Aratuípe, et derrière ces monotones barrières dormaient d'immenses unités de production, abandonnées et silencieuses. Les lampadaires du boulevard faisaient de leur mieux pour en éclairer les abords, mais l'ambiance du site ne leur rendait pas la tâche facile, et il y avait des moments où on se serait cru dans des décors de poèmes écrits par notre camarade Ingrid Schmitz, ou au cœur d'un roman ou d'une quelconque prose lugubre de Lutz Bassmann. Des araignées à longues pattes bleutées tendaient des filets autour des ampoules, ou entre les réverbères et les poteaux télégraphiques en bois, quand ceux-ci n'avaient pas été abattus ; des chauves-souris voletaient dans les environs, hors des zones éclairées, en général, mais aussi avec des irruptions brutales en pleine lumière, où la rapidité de leur passage et les ombres qu'elles projetaient leur conféraient une taille monstrueuse. Pour les insectes ailés, qui sous les projecteurs jouaient le rôle de gibier, l'espérance de vie était courte dans les hauteurs du boulevard Kim. Pour Battal Obieglu, qui n'avait pas d'ailes et qui ce soir-là se rendait à la réunion du Parti, la question ne se posait pas en ces termes. La question de la vie et de la mort se posait, mais pas en ces termes. Une fois qu'un bus l'eut laissé au rond-point Kim, il avait contourné la masse naufragée de l'excavatrice et il était en train de remonter le boulevard en s'interrogeant avec effarement et désespoir, comme souvent, sur les désavantages d'appartenir à une espèce dotée d'intelligence et de sensibilité, mais privée de conscience posthume. On apprend, on accumule de la culture et de l'expérience, pensait-il, on commence à devenir un être humain, et pfft !...

Pfft !...

Cette onomatopée lui coupa les jambes. Il avait ralenti le rythme de ses pas, il se sentait au bord du zigzag. À deux cents mètres devant lui, il apercevait maintenant des silhouettes assemblées devant le portail

d'entrée que l'on appelait autrefois la sortie ouvrière Nord-ouest, au temps où subsistait encore une activité humaine dans l'usine, ne fût-ce que pour gardienner les locaux désaffectés ou en déménager les ultimes machines récupérables. C'étaient les vieilles, les vieilles du Parti. Elles attendaient. Elles avaient formé une file approximative. Bien que l'apparence jouât un rôle secondaire dans l'idéologie égalitariste, elles venaient aux réunions du Parti dans leurs plus beaux atours de pauvresses. Par coquetterie, à leur impeccable tenue élimée elles ajoutaient un détail vestimentaire dont les connotations idéologiques ne laissaient pas place au doute, par exemple une veste de chantier, ou un foulard de marin anarchiste, ou une casquette de détenu de Magadane, ou encore un pull-over de Komsomol en déroute, souillé d'antiques authentiques taches de sang et troué de balles. De loin, elles évoquaient un groupe d'indigentes patientant devant les portes encore fermées d'une soupe populaire. Il y en avait une petite dizaine. Battal Obieglu supposa qu'elles attendaient l'arrivée de Carmela Iquitos, qui d'ordinaire venait avec la clé du local de réunion. Il vit qu'elles se distraient en observant le vol brownien des pipistrelles et des oreillards au-dessus de leurs têtes, et sans avoir eu besoin de beaucoup s'approcher il les entendit papoter. Cornelia Orff occupait la première place de la file, suivie de près par Mavra Schlittko, Uwe Bellini et Sonya Kogan. Bien que le portail Nord-ouest ne fût pas cadenassé, les vieilles préféraient stationner sous un lampadaire plutôt que se glisser dans la cour de l'usine où l'ombre était immédiatement plus dense. Battal Obieglu cessa de penser à la mort, à la terrifiante conscience de la mort qui l'étouffait en permanence, et il les rejoignit. Après avoir salué les présentes, il s'immobilisa derrière Emily Blake, une grand-mère replette et fort aimable, mais un tantinet détraquée par l'absence de victoires communistes au cours des derniers siècles. Emily Blake entretenait ses songes prolétariens en prétendant avoir été kolkhozienne dans une vie antérieure, propagandiste modèle parmi les trayeuses, les vachères, les tractoristes, les comptables. « On pourrait entrer, remarqua Battal Obieglu, non ?... Qui est-ce qui manque encore à l'appel ?... Carmela Iquitos ?... C'est parce que Carmela Iquitos n'est pas arrivée qu'on n'entre pas ?... » Emily Blake orienta vers Battal Obieglu son visage joufflu et elle lui sourit, mais elle paraissait gênée. « De qui parles-tu ? fit-elle. Tu sais bien que les noms...

Ne jamais mentionner nos noms véritables... On ne doit pas faciliter la tâche de la police... — Oui, c'est vrai, se souvint Battal Obieglu. Oui, poursuivit-il, mais c'est des précautions qui concernent les documents écrits, pas les conversations à l'air libre. — Tout de même... insista-t-elle. — On n'est pas encore en réunion, argumenta Battal Obieglu. Personne n'a pu placer de microphones ici. — Oui, mais tout de même, dit Emily Blake. » Les vieilles, par amour d'une tradition de clandestinité, s'attribuaient des pseudonymes. Le principe était de ne laisser derrière soi aucune trace exploitable par l'ennemi bourgeois ou par ses alliés mafieux, ou par ses forces de répression, ou par ses tueurs et ses tortionnaires fascistes, humanistes ou humains. Ces précautions d'un autre âge exaspéraient Battal Obieglu, qui même avant d'être admis au Parti avait prévenu ses marraines qu'il n'y entrait pas parce qu'il avait été touché par la grâce révolutionnaire, mais sur ordre du Commissariat, pour espionner leur activité politique et veiller à ce que leur organisation ne dérive pas trop loin de la légalité et des droits de l'homme. Il les avait averties que sa présence dans le Parti rendrait vain tout jeu de cache-cache avec les Renseignements généraux, mais les vieilles avaient ricané en lui rétorquant qu'elles en avaient vu d'autres, et que ce n'était pas un petit inspecteur comme lui qui les ferait renoncer à leurs habitudes. Elles voulaient des noms de guerre, et elles n'allaient pas s'en priver sous le ridicule prétexte qu'un agent ennemi cherchait à œuvrer venimeusement dans la cellule. « Ne t'inquiète pas, Battal Obieglu, l'avaient-elles prévenu, à leur tour. La police est trop étrangère au Parti pour comprendre ce qui s'y passe véritablement. Laisse-nous faire, et tes mouchardages n'auront aucune conséquence. » Lorsque Battal Obieglu avait assisté à sa première réunion dans l'usine, elles en avaient profité pour se débaptiser devant lui en totalité, et elles avaient accompli cette opération en lui expliquant qu'ainsi, même s'il était tenté de fouiller dans les archives du Parti et de consulter les anciens procès-verbaux de réunion, il ne serait pas capable d'en tirer des renseignements utiles pour son employeur. Comme, désormais, il les connaîtrait sous d'autres identités, il ne pourrait jamais déterminer avec certitude qui d'entre elles avait prononcé telle ou telle exhortation à des meurtres ou à des sabotages, ou tenu tel ou tel propos extravagant que l'éthique de la social-démocratie officielle réprouvait, ou défendu telle ou

telle théorie indéfendable sur la manière de parvenir à l'avenir radieux. « Même si tu nous veux du mal, Battal Obieglu, avait dit Cornelia Orff, tu ne réussiras pas à nous nuire. » Ç'avait été une soirée fort désagréable pour Battal Obieglu, puisque même alors qu'elles enregistraient avec plaisir son adhésion à l'égalitarisme, les vieilles le traitaient ouvertement comme un camarade indigne de confiance. Au cours de ces premières longues heures nocturnes de vie partidaire, les marraines de Battal Obieglu avaient donc désactivé leurs anciennes dénominations secrètes et elles avaient choisi pour nouvelles identités des noms tirés d'un ouvrage post-exotique intitulé *Des anges mineurs*, composé principalement par notre camarade Maria Clementi et quelques autres. Dans ce livre, comme ici, mais bien entendu avec des différences criantes de situation, de lieux et d'atmosphère, apparaissaient des grands-mères hantées par le souvenir de leur jeunesse soviétique et internationaliste. Ces grands-mères de fiction étaient en majorité d'origine mongole et immortelles, et elles pratiquaient le chamanisme, ce qui n'était pas le cas des vieilles bien réelles de Moongo Bay, mais, devant Battal Obieglu, une artificielle fusion avait été réalisée entre les personnages imaginaires et les militantes. Les vieilles bien réelles de Moongo Bay avaient affirmé qu'elles partageaient avec les chamanes du livre une même nostalgie lancinante du bolchevisme et que, en gros, elles auraient aimé leur ressembler. Ainsi, ce soir-là, Sonya Kogan était-elle devenue Varvalia Lodenko, tandis qu'Emily Blake se transformait en Lilly Young, et que Cornelia Orff décidait de s'appeler désormais, au sein de l'organisation, Laetitia Scheidmann. Mavra Schlittko avait choisi Bruna Epstein comme nom de guerre, Myriam Chiow avait préféré Sabiha Pellegrini, Kathareena Murdogane penchant, de son côté, pour Katharina Zemlinski. Vassilissa Oviedo et Uwe Bellini s'étaient querellées, car toutes les deux désiraient avoir pour pseudonyme Esther Wundersee, et, aucune des deux n'acceptant de céder, elles avaient fini par s'en remettre au jugement collectif, qui avait imposé l'ombre de Magda Tetschke à Vassilissa Oviedo, et, à Uwe Bellini, l'ombre de Gabriella Cheung. Le beau nom d'Esther Wundersee était échu à Aniya Mourachvili, qui avait elle aussi, au début de la dispute, mais sans hystérie, exprimé le souhait de l'adopter. Après ces lourdes minutes de criaillerie s'était poursuivie la cérémonie. Viola Adamovitch s'était métamorphosée en

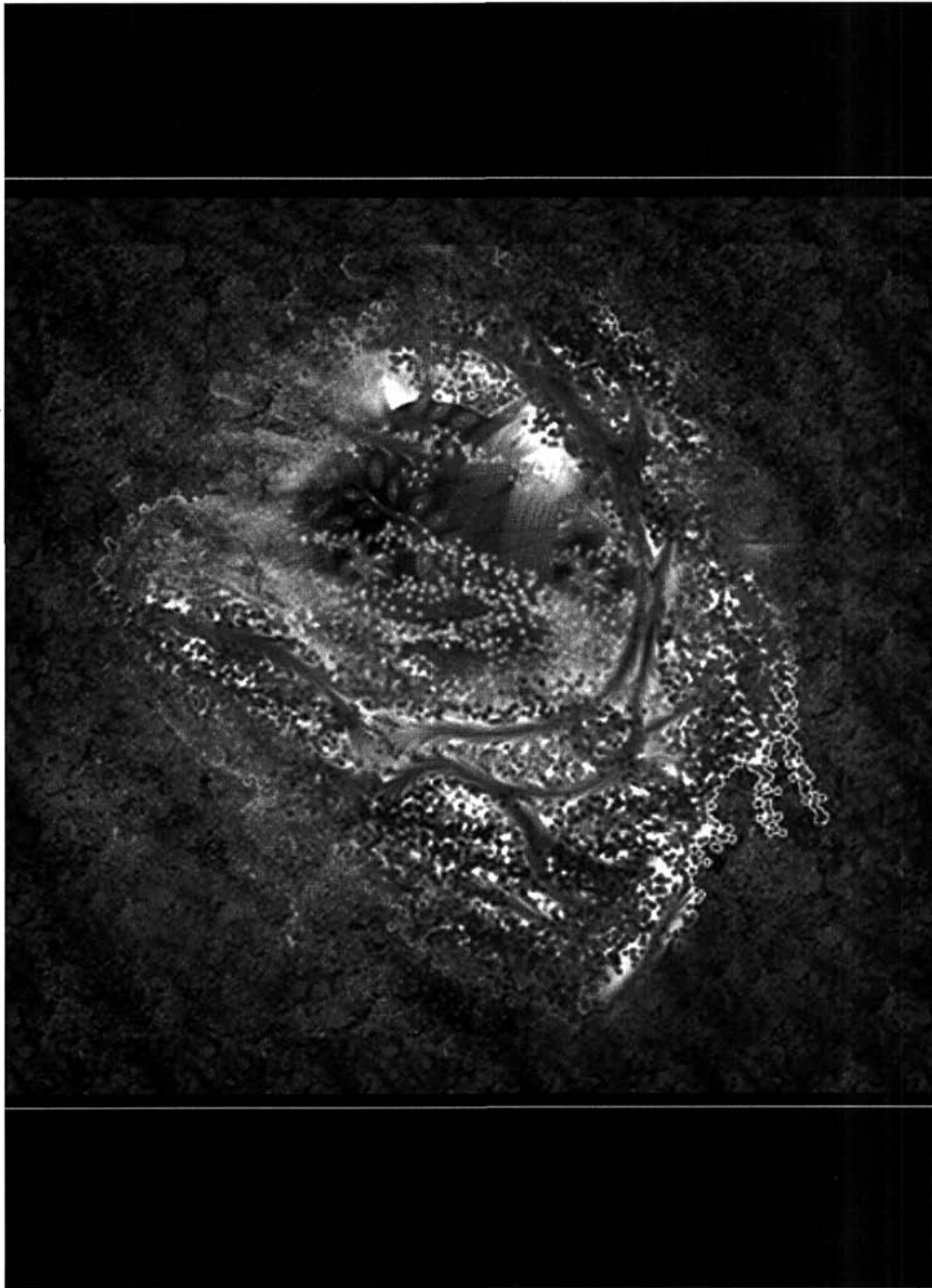
Eliana Badraf, et Anissa Fabiani en Yaliane Heifetz. Plusieurs chamanes n'ayant pas encore quitté les pages des *Anges mineurs* pour atterrir à Moongo Bay, on continua. Lara Dan endossa l'identité de Marina Koubalghai, Sarah Monastir se dissimula sous celle, riche et sonore, de Nayadja Aghatourane, puis Mimi Balakrishnane, la doyenne de la cellule, annonça que le surnom de Solange Bud lui convenait. Lorsque Carmela Iquitos enfin eut approuvé pour elle le pseudonyme de Clara Güzül, les vieilles femmes consacrèrent un quart d'heure à la mémorisation de leurs nouvelles identités, puis elles se tournèrent vers Battal Obieglu. Le nouvel adhérent n'avait pas lu *Des anges mineurs*, mais il en avait assez entendu pour savoir que le personnage de Will Scheidmann, qu'on lui proposait à présent comme unique nom à prendre, était un héros aux convictions flottantes, un petit-fils qui avait désastreusement trahi ses grands-mères, qui étaient aussi ses génitrices. Battal Obieglu n'appréciait pas du tout d'être étiqueté ainsi dans le Parti. Il avait suggéré d'autres pseudonymes révolutionnaires qui, selon lui, auraient pu leur agréer, des noms de héros rouges ou des noms de héros de bandes dessinées, propres à embrouiller et à dérouter les cryptologues de la police, mais les vieilles n'avaient rien voulu savoir. Dans les documents internes, il était désigné sous l'appellation qu'avaient imposée les vieilles, Scheidmann. Lorsqu'il était secrétaire de séance, il se faisait figurer sous un pseudonyme selon son cœur, tantôt Tchapaïev, tantôt Bouïna Kalagane, tantôt Little Nemo, mais le secrétariat était attribué par roulement une fois toutes les seize semaines, et c'était pour lui une consolation maigre. De toute façon, nul ne relisait jamais les archives du Parti.

« Je ne me sentais pas à l'aise pendant les réunions du Parti, non parce que je n'en appréciais pas les orientations, mais en raison du local où notre cellule avait l'habitude de se rassembler », devait dire, par la suite, Battal Obieglu. « L'usine qui nous servait de base rouge était désaffectée, les installations avaient été déménagées et les produits les plus toxiques avaient eu le temps de flamber, de se sublimer ou de se dissoudre dans les profondeurs du sol, et, d'une manière générale, c'était un endroit assez sûr pour les débats idéologiques radicaux et la préparation des actions armées, mais les araignées pullulaient dans les bâtiments et on peut même dire qu'elles en avaient pris le contrôle. Certains entrepôts étaient

épargnés, mais, on ne sait pourquoi, les vieilles militantes choisissaient de se rassembler dans une salle où l'invasion avait atteint des proportions irréversibles. En général, Carmela Iquitos arrivait en retard et, tout en bougonnant des excuses à la cantonade, elle introduisait la clé dans la serrure, mais Kathareena Murdogane et Mavra Schlittko étaient les premières à franchir le seuil. Sans se préoccuper des animaux qui filaient devant leurs jambes, en si grand nombre qu'un bruit naissait, un froufrou écœurant martelé par des centaines de pattes, elles allaient bravement vers le panneau électrique pour abaisser le levier du disjoncteur. La lumière se faisait, une lumière vive et jaune qui tombait brusquement de la lampe centrale, forçant les araignées à reculer vers l'ombre et créant par terre et sur la table une zone circulaire brillante à l'intérieur de laquelle le Parti pouvait se réunir. Il y avait une table longue et un banc, ainsi que des chaises et des fûts d'essence que la rouille avait attaqués mais pas rongés complètement encore. Tandis que les vieilles se répartissaient autour de la table et s'asseyaient, les araignées s'écartaient du cercle, mais je continuais à les voir qui nous observaient depuis la pénombre ou depuis les profondeurs plus obscures de la salle. Elles étaient mécontentes, elles n'approuvaient pas notre intrusion sur leur territoire, mais, une fois hors de portée des rayons les plus violents de la lampe, elles ne manifestaient pas leur sentiment et restaient quasiment immobiles, énormes, à nous regarder. C'était une somme de boules ramassées, silencieuses et pesantes, avec des contours indéfinis qui rendaient leur présence à mon avis insupportable. L'air était chargé des odeurs qu'elles émettaient en respirant ou en digérant leur nourriture infâme ou en rêvant. J'évitais de lever la tête afin de ne pas deviner, à plusieurs mètres au-dessus de la lampe qui était suspendue à mi-hauteur, la foule compacte qui tapissait le plafond sans laisser place à autre chose qu'à de la noirceur velue et à des attitudes de patience individuelle, jalouse, guetteuse ou guerrière. La réunion de cellule se tenait au centre de cette assemblée qui était étrangère au collectivisme mais que les vieilles toléraient, elles qui étaient pourtant fort soupçonneuses, habituées à voir partout des dénonciateurs ou des policiers déguisés en communistes, et muettes dès qu'il s'agissait de débattre de questions internes en présence d'inconnus. Parfois, je posais la question de cette écoute potentiellement dangereuse pour

notre organisation. Les vieilles haussaient les épaules. Elles ne m'avaient jamais accordé beaucoup d'attention politique et, quand elles daignaient me répondre, elles me rabrouaient, disant que j'étais un élément peu fiable et que mes interventions trahissaient une angoisse droitière et qu'elles exprimaient une crainte des masses, une crainte des analyses sans fioritures que les masses produisent sur la lutte de classes et sur les individus interlopes dans mon genre. Elles disaient que par ma bouche soufflait un relent des eaux sales intellectuelles qui croupissaient depuis toujours derrière mes prises de position fallacieusement gauchistes. Ces reproches me clouaient le bec pour un moment. De toute façon, j'intervenais assez peu. Sans me consulter, les vieilles désignaient une secrétaire chargée de dresser le procès-verbal et une présidente de séance, puis elles passaient à l'examen des points de l'ordre du jour. Elles se chamaillaient longtemps sur le problème des cotisations en retard, procédaient à une auto-critique collective, et enfin commençaient à débattre des problèmes qui m'intéressaient, la nécessité d'une révolution mondiale immédiate, inflexible et illimitée, la constitution d'une armée populaire dont nous serions le fer-de-lance, ainsi que la revendication d'une prime de un dollar pour tous, et en tout cas pour les mammifères révolutionnaires et leurs semblables. La salle était une ancienne chaufferie, ou peut-être un ancien atelier de traitement de produits chimiques nocifs, où la présence d'une ventilation à grande échelle avait été une nécessité vitale. De gigantesques conduites subsistaient dans l'au-delà obscur de la réunion, des restes de moteurs, des hélices dissimulées derrière des grilles partiellement effondrées. Ce fouillis, qui serpentait dans des directions dont je ne comprenais pas la logique mécanique, était obscurci encore et compliqué par la multitude des bêtes. J'essayais de ne rien voir, mais, dans les instants où j'écoutais de façon plus distraite les visions de la fin de l'histoire selon Kathareena Murdogane ou les élucubrations putschistes d'Aniya Mourachvili, je me surprénais à imaginer ce qui se passerait si les vieilles m'excluaient des débats les plus sensibles et m'ordonnaient de m'éloigner et d'attendre à l'écart, hors de portée de leurs voix chevrotantes, dans les profondeurs de la salle, qu'elles eussent bouclé leur tour de table sur les secrets du Parti, ou encore qu'elles eussent établi la liste des responsables de l'insurrection pour les décennies à venir. Les

profondeurs de la salle échappaient à toute lumière et ce que j'imaginai me hantait ensuite pendant plusieurs nuits. Je n'en menais pas large pendant une partie importante de la séance, et c'est seulement à la fin, quand Mimi Balakrishnane, la doyenne, déclarait l'ordre du jour épuisé, que je poussais un soupir de soulagement. Les questions diverses étaient le moment où je prenais la parole avec le plus de décontraction, car je savais que nous allions bientôt partir. Je demandais des précisions sur la paupérisation absolue ou d'autres points du dogme tels que la gratuité des soins dentaires ou le dépérissement de l'état pendant l'extinction de l'espèce, mais les vieilles marmonnaient qu'il se faisait tard et qu'il fallait conclure. Nous nous levions et, tandis que les vieilles se pressaient vers l'extérieur, j'étais chargé d'aller vers le tableau électrique pour couper le courant. Je devais vérifier qu'il n'y avait plus personne dans le local avant de relever la poignée qui commandait l'alimentation. Je ne vérifiais rien et je m'efforçais surtout de ne pas me rendre compte que les araignées maintenant bougeaient, et que dans la proximité du tableau électrique un mouvement avait lieu, à peine perceptible et à peine interprétable, et, de toute façon, d'une laideur qui dépassait mes facultés d'analyse. La coupure du courant se répercutait dans la salle immense et, aussitôt, on entendait les araignées réoccuper le territoire qu'elles avaient dû céder une heure plus tôt. On les entendait courir à toute vitesse sur l'espace libre et on les entendait se détacher du plafond et atterrir sur le sol bétonné, individuellement ou par paquets de trois ou quatre, avec un ploc discret et légèrement confus que je détestais. Je franchissais en hâte les douze mètres qui me séparaient de la porte, avec derrière moi ces bruits, ces frôlements, ces images noires, ces images de chutes noires. »



Mario Mondou/Les productions iBlink